

qui tombèrent par douzaines et qu'on appela, en souvenir du *Livre des Martyrs* de Foxe : les martyrs de Fox. Les adversaires de Pitt le crurent perdu quand le roi George III donna des signes évidents de folie. Lorsque le souverain commença de prendre les arbres de son parc pour le roi de Prusse, il fallut nommer un Régent. Le prince de Galles préférait Fox à Pitt. Heureusement pour celui-ci, la folie du roi était une maladie cyclique, et déjà le souverain se remettait quand se produisit un événement dont on a dit qu'il fut le plus important de l'histoire de l'Angleterre au dix-huitième siècle : la prise de la Bastille.

VII

LA RÉVOLUTION ET L'EMPIRE

I. — Si sages qu'ils puissent être, les hommes d'État sont entraînés par les affaires bien plus qu'ils ne le dirigent. Pitt, qui allait devenir, comme son père, un grand ministre de la Guerre, ne souhaitait rien tout que la paix. Excellent financier, il s'intéressait plus à ses budgets qu'à ses armées. Tout le début de son ministère fut pour l'Angleterre un temps de prospérité commerciale. De 1784 à 1793, il éleva les exportations anglaises de dix millions de livres à dix-huit millions. En 1783, le 4 % était à 74, en 1792 au-dessus de 96. Pendant la même période, Pitt avait essayé d'imposer à ses amis tories une politique généreuse. Il n'avait tenu qu'à lui, catholiques et non-conformistes eussent été affranchis des clauses surannées du *Test Act*. Il obtint quelques mesures partielles en leur faveur, mais se heurta, quand il voulut aller plus loin, à l'opposition des évêques anglicans. Quand, en 1804, il vint l'Irlande à la Grande-Bretagne et forma le Royaume Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande, là encore il aurait voulu accorder leur émancipation aux catholiques irlandais et les autoriser à siéger à Westminster; il ne put malheureusement convaincre ni son souverain, ni son parti et une minorité protestante continua, au mépris de toute justice et de toute prudence, à représenter l'Irlande. Mais une réaction antijacobine avait alors créé, au Parlement anglais, un état d'esprit hostile à toute réforme.

II. — La Révolution française fut, au temps de ses débuts, difficilement intelligible pour les Anglais. Ils n'en prévirent pas la violence parce que sa nature et ses causes leur étaient inconnues. Entre l'aristocratie terrifiée et les fermiers, entre la cour et les marchands de la ville, ne s'élevaient pas formées en Angleterre ces haines vigoureuses qui provoquent les castes fermées. L'inégalité y était grande, mais les partisans ouverts au talent, et les lois applicables à tous. De 1789 à 1793, les Anglais crurent de bonne foi que les Français allaient se